

1956 vu par un tout jeune Parisien



:01

Né avec le baby boom d'après guerre, j'avais 10 ans

en 1956. Un âge où les événements s'ancrent très profondément dans notre petit crâne pour ne plus en ressortir. Tel est le cas de ces journées d'octobre 1956 (23 octobre-4 novembre) dont je garde encore un souvenir très vivant.

Deux me reviennent immédiatement en mémoire. Celui d'un dimanche matin (le 4 novembre, je pense) où, alors que nous sortions de l'immeuble, mon père chassa furieux deux pauvres bougres réfugiés sous notre porche pour y vendre l'Humanité dimanche. Second souvenir: le retour dans notre chambre tard dans la nuit de mon frère rentrant d'une manifestation devant le siège de l'Humanité (1). Nous racontant que les occupants de l'immeuble, pour éviter l'assaut, leur jetaient des plombs d'imprimerie par les fenêtres. Son trophée: un bâton piqué au passage à un CRS.

Autre souvenir qui nous avait tous marqués: le décès du photographe Jean-Pierre Pedrazzini et ses dernières photos dans Paris Match. Bien peu de choses, somme toute (sinon le tragique destin de Jean-Pierre Pedrazzini)? Mais non !...

Je ne sais ce qu'il en a été ailleurs, en Europe et dans le monde, mais je peux affirmer qu'autour de moi, ces événements marquèrent très profondément l'opinion, et pas seulement dans mon milieu. Seuls s'obstinèrent dans leur incroyable aveuglement les dirigeants du Parti communiste français et une bonne partie de leurs adhérents. Une honte quand je pense aux réactions observées ailleurs, par exemple chez les communistes italiens. Autre honte dont nous restons encore marqués, près de 60 ans après: la passivité complice de nos gouvernements. Pas

seulement en France, mais dans le monde occidental dit „libre”.

C'était la première fois qu'un peuple se soulevait contre l'oppression du régime communiste. Certes, l'opinion gardait en tête le souvenir d'émeutes qui s'étaient produites trois ans plus tôt en Tchécoslovaquie (Ostrava, Pilsen) et surtout à Berlin, ces dernières violemment réprimées par les chars russes. Et puis, il y avait eu quelques mois plus tôt cette insurrection des ouvriers polonais de Poznań qui devait déboucher sur l'élection de Gomułka aux commandes de la Pologne, précisément le 23 octobre. Mais rien à voir avec ce qui se passait en Hongrie.

On eût pu donc espérer un soutien de l'Ouest. Ne rêvons pas ! Qui allait risquer un conflit ouvert pour ce „petit” pays, certes attachant, mais sans véritable enjeu stratégique? On a souvent invoqué la crise de Suez comme excuse pour expliquer la non intervention, du moins des Français et Britanniques. Non. Il s'agissait tout simplement de ne pas remettre en cause les accords de Yalta et surtout de ne pas prendre de risque „inutile „ pour „une poignée d'insurgés”. Les Hongrois ne nous le pardonneront jamais et ils ont bien raison.

Ceci dit, reconnaissons que la démarche eût été condamnée à l'échec. Ce qui ne nous dispensait pas de faire pression (mais comment?). Ce que nous en savons est que, de son côté, Khrouchtchev (mis un moment en minorité au Bureau politique) était coincé par l'intransigeance des Chinois qui lui reprochaient d'avoir joué les apprentis sorciers avec ses révélations du XXème Congrès. Bon... ne nous lançons



qui n'apporterait rien de nouveau.

Il serait peut-être plus intéressant de faire un bond de

59 ans pour nous replacer, face à ces événements, dans la Hongrie actuelle, celle de 2015. En France, mon entourage ne cesse de se référer, non sans une certaine nostalgie, à la révolution de 1956 pour louer le courage du peuple hongrois. Et quel courage ! Quand je revois ces clichés de jeunes enfants se hissant sur des tanks pour y lancer des cocktails molotov (2), j'en reste encore rempli de respect et d'admiration. Et aujourd'hui ? Quitte à jouer les rabat-joie et à contrarier ou décevoir

les lecteurs français, je dirai que ce n'est plus vraiment tout-à-fait le même peuple... De même, pour prendre une comparaison simpliste, que leur sélection nationale de football n'a plus rien à voir avec celle où brillèrent dans les années cinquante les Puskás, Kocsis et autres Grosics... Bref, de nos jours, l'héroïsme n'est plus trop de mise.

Le gros de la population hongroise semblerait plutôt caractérisé par une attitude de méfiance, voire de passivité qui confine presque à la résignation face, non seulement au milieu politique, mais à la chose publique en général. Les sondages le montrent: près de la moitié des Hongrois se déclare sans opinion quant au choix d'un parti. Certes, quand on sait les soucis matériels auxquels sont confrontés nombre de ménages dans ce pays, on peut comprendre... Mais.....en 1956? Vivaient-ils mieux ? J'en doute. La politique du „communisme goulache” n'allait être inventée que bien plus tard.

Ceci dit, nous serions bien présomptueux, dans notre petite peau de Français, de leur reprocher ce manque d'engagement. D'autant que, si j'en crois les nouvelles reçues de France, mes compatriotes ne semblent guère plus motivés dans un climat politique qui n'est pas brillant, loin de là....

Mais bon, ne désespérons pas....

En attendant, une petite consolation: chaque année, l'anniversaire fait l'objet d'un rassemblement sous l'Arc de Triomphe, où se retrouvent plusieurs centaines de participants pour honorer la mémoire des combattants de 56. Voilà qui nous soulage un peu du poids jeté sur notre conscience collective par ce silence complice dont avaient fait preuve nos autorités à l'époque.

Je retrouve alors le jeune Parisien de 10 ans et les souvenirs encore si vivants qu'il a laissés au senior de 2015, devenu Budapestois, de fait et de cœur.

Pierre Waline

(1): il me semble que c'est cette place (siège du PCF et du journal l'Humanité) qui a été rebaptisée place Kossuth en mars 1957... Geste hautement symbolique !

(2): contrairement à une idée répandue, ce n'est pas à Budapest qu'a été inventé le cocktail molotov, mais en Finlande, contre l'invasion russe de 1939; c'est toutefois à Budapest qu'il a acquis, si je puis dire, ses lettres de noblesse.

- 1 vue

Catégorie

Agenda Culturel